

PIERRE SENGES

*Adieux du primate aux primatologues*

Qui me considère comme un orang-outang se trompe – enfin, ne se trompe pas beaucoup : le sens de l’observation, même diminué chez les visiteurs du zoo, ne s’atrophie pas au point, j’ose l’espérer, de confondre le vautour avec la grenouille, ou de passer à côté de ma généreuse fourrure sans la reconnaître pour ce qu’elle est : l’un des insignes de l’orang-outanisme. Je suis un orang-outang, c’est juste, je m’y résigne comme les spectateurs se résignent à me reconnaître, en éprouvant une courte joie d’amateur élevé au rang de savant du dimanche – et comme le conservateur du zoo se résigne à m’inscrire au catalogue de ses pensionnaires. J’ai renoncé il y a longtemps à être un panda et à susciter des passions enfantines ; j’ai renoncé à être le varan du Nil, à me tenir à l’abri des regards, du matin au soir, et proposer aux amateurs mon absence d’abord respectable, puis énigmatique, puis troublante, puis impardonnable, une absence qu’on prenait pour ma timidité avant d’y reconnaître un long et placide je-m’en-foutisme de lézard. J’ai renoncé à être une mésange, je n’étais pas assez primesautier pour cela, et les rameaux des arbres, je devrais plutôt dire arbustes, n’étaient pas dupes de mes mensonges (ils n’étaient pas assez solides) ; j’ai envié le boa, parce qu’il intime le respect, j’ai envié aussi le condor, malgré sa vieille crasse d’oiseau en cage, dépourvu de ses dernières plumes et de sa fausse gloire